

ARAMON I LA SEVA ACTUACIÓ CÍVICA

RAMON ARAMON I SERRA

ET L'UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE

MADÉLINE H. CAVINESS,

PRESIDENTA HONORÀRIA DE LA UAI

C'est pour moi un très grand honneur d'avoir été invitée pour réfléchir à une facette des activités scientifiques du grand savant Ramon Aramon i Serra, et si près de la date de sa naissance, le 8 décembre. J'ai fait sa connaissance, ainsi que celle d'Anscari Mundó i Marçet, et du regretté Joan Ainaud i de Lasarte, en tant que délégués de l'Institut d'Estudis Catalans aux Assemblées générales de l'Union Académique Internationale. Mais il faut reconnaître que l'Institut, qui fête aussi son centenaire en 2007, est bien plus âgé que l'UAI, fondée seulement en 1919.¹ Comme nous allons le constater, l'Institut devint membre de l'UAI très tôt, en 1922.

L'Institut d'Estudis Catalans et Aramon sont nés en 1907, au cours d'une ère paisible et riche en culture littéraire et artistique. Les grands architectes et artistes catalans étaient en train d'apprendre, avec les historiens, à apprécier les œuvres du « premier art roman » (c'est la phrase de Puig i Cadafalch) – dans le sens non péjoratif de « primaire », plutôt des origines.² Antoni Gaudí, principal créateur de la ville moderne de Barcelone, s'est inspiré de l'architecture autochtone de style roman – on peut le voir très clairement en comparant les piliers, si forts et compacts, employés pour soutenir l'étage inférieur du Palais Güell vers 1890, et ceux de l'église inférieure de Sant Miquel de Cuixà construite circa 975.³

Aux environs de 1907, la ville de Barcelone a été transformée, et la première conception d'un musée national catalan énoncée – un musée à Montjuïc, qui n'allait être finalement ouvert au public, sous la forme qu'il connaît actuellement, qu'en 1934. En 1907 aussi – mais à Paris –, un jeune peintre formé à Barcelone créa la première œuvre abstraite. On a très souvent fait remarquer que les figures de droite de la composition de ses fameuses *Demoiselles d'Avignon* s'inspirent des masques africains, mais je trouve que la ressemblance entre les personnages de gauche et ceux d'un retable roman conservé à Vic est plus frappante encore.⁴

1. *L'Institut d'Estudis Catalans 1907 - 1986*, Barcelone, 1986, p. 5, 7, 8.

2. J. PUIG I CADAFALCH, *Le premier art roman. L'architecture en Catalogne et dans l'Occident méditerranéen aux Xe et XIe siècles*, Paris, 1928 ; J. PUIG I CADAFALCH, *La geografia i els orígens del primer art romànic*, Barcelone, 1930.

3. Madeline H. CAVINESS, « The Politics of Taste: An Historiography of 'Romanesque' in the 20th Century », dans *Romanesque. Art and Thought in the Twelfth Century: Occasional Papers from the Index of Christian Art in Honor of Walter Cahn*, publié par Colum P. Hourihane, University Park et Penn State Press, 2008, fig. 3 - 4 ; Cf. M. H. CAVINESS, « Erweiterung des Kunst'-Begriffs: Die Rezeption mittelalterlicher Werke im Kontext nachimpressionistischer Bewegungen », *Oesterreichische Zeitschrift für Kunst und Denkmalpflege*, XL (1986) p. 212 - 213, fig. 241 - 242, et M. H. CAVINESS, « Broadening the Definitions of 'Art': The Reception of Medieval Works in the Context of Post-Impressionist Movements », dans P. J. GALLACHER et H. DAMICO (ed.), *Hermeneutics and Medieval Culture*, Albany, N.Y., 1989, p. 267 - 270, fig. 5 - 6. Pour les modèles cisterciens aussi bien que romans, voyez d'avantage : D. MACKAY, *Modern Architecture in Barcelona 1854-1939*, New York, 1989, p. 13 - 71. Pour Cuixà : M. DURLIAT, *Roussillon roman*, Yonne, La Pierre - qui - Vire, 1958, « La nuit des Temps », 7, p. 45 - 46, planche 11.

4. Le musée archiépiscopal de Vic fut fondé en 1891, ce qui donne la possibilité à Picasso de l'avoir visité dans sa jeunesse. Voyez : CAVINESS, « The Politics of Taste », n° 32 et fig. 5 - 7.

Plus tard, on pourra lire dans le journal *La Publicitat* combien le journaliste s'enthousiasma en apprenant que « notre Musée roman deviendra unique au monde, un document important pour tous ceux qui veulent connaître les origines de l'art d'occident » et il conta la joie du peintre à la vue de toutes ces peintures romanes au musée de Montjuïc : « Picasso, devant d'aquells fragments incomparables de l'art primitiu català, n'admirava la força, la intensitat i l'ofici; la seguretat de visió amb què la mà de l'artista ignorat havia expressat en aquells panys de paret les idees i els sentiments que li ocupaven l'esperit. »⁵ Entretemps, l'Institut d'Estudis Catalans avait formé un comité pour l'étude de l'art roman. La littérature romane y était aussi beaucoup appréciée.

Toujours avant la fondation de l'UAI, l'Institut d'Estudis Catalans avait publié des références indispensables pour stabiliser et conserver la langue catalane. C'est ainsi que les membres n'eurent pas peur d'aborder une organisation internationale dont la langue officielle était le français ; avoir le courage d'entrer dans la sphère internationale est, à mon avis, la preuve que l'on est sûr de sa propre identité culturelle. Une fois admis dans les organisations non-gouvernementales, l'adhésion devient une voie pour faire connaître et apprécier la langue, la littérature, les arts, la pensée et même la politique de la nation membre.

Les buts des deux organisations sont très proches l'un de l'autre : encourager et patronner les recherches en langue et littérature, en histoire, archéologie et art – tout ce qu'on appela plus tard les sciences humaines, ou actuellement les « cultural studies » et maintenir des contacts avec l'étranger pour les collaborations scientifiques. Quant aux buts de l'organisation internationale, je cite Sir Eric Toner dans un manuel publié en 1987 :⁶ « Par le mot *Union* [les fondateurs] affirment les sentiments de confraternité amicale, confiante, égale et libre dont ils sont animés et dont s'inspire la fédération. » Tout de suite après : « L'Union Académique Internationale (UAI) fut fondée en 1919 à l'initiative de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Des projets de Statuts furent élaborés par [des] assemblée[s] tenue[s] à Paris en 1919. La première Assemblée générale de travail s'est tenue à Bruxelles, du 26 au 28 mai 1920. Henri Pirenne fut élu premier Président et le siège administratif de l'Union fut établi à Bruxelles, à l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-arts de Belgique dont le Secrétaire perpétuel est *ex officio* le Secrétaire administratif de l'UAI. » Normalement, tous les deux ans, les délégués travaillent ensemble, pendant une semaine, dans les salles historiques du Palais des Académies à Bruxelles.

5. C. CAPDEVILA, « Picasso, al Museu », *La Publicitat* (6 sept. 1934). Je dois à Francisco Prado-Vilar une copie de cet article et son aide pour la déchiffrer. On trouve une référence à l'article dans H. B. CHIPP et J. TUSELL, *Picasso's Guernica: History, Transformations, Meanings*, Berkeley, 1988, p. 87.

6. UNION ACADEMIQUE INTERNATIONALE, *Manuel*, Bruxelles, 1987, p. 6. Les passages cités sont aussi sur le site web, dans la description de l'UAI : http://www.uai-uaa.org/francais/description_fr.

Les objectifs de l'UAI ont été définis dans les statuts, en octobre 1919 :

Le but de cet accord est la coopération au progrès des études par des recherches et des publications collectives, dans l'ordre des sciences cultivées par les académies et institutions scientifiques participantes : sciences philologiques, archéologiques et historiques, sciences morales, politiques et sociales.

Pour ce faire, l'UAI constitue une fédération d'Académies ou groupes d'Académies à caractère national, ou encore des institutions scientifiques nationales qui leur soient comparables, créée pour une coopération internationale dans des projets collectifs et par une coordination d'activités scientifiques. La tendance à une pensée commune et une étude collective des grands problèmes de la nature et de l'humanité est aussi ancienne que l'Académie, c'est-à-dire l'Académie de Platon. Dans les *dialogues* de Platon, c'est toujours un groupe de penseurs, les disciples de Socrate ou ses adversaires, qui tentent de répondre à une question importante par un effort commun, en discussions souvent passionnées. Pas même le caractère international ne fait défaut à l'Académie de Platon : parmi ses disciples se trouvent des Perses. C'est ensuite à l'école d'Aristote que la recherche commune s'est poursuivie. Ainsi, l'UAI suit une ancienne et noble tradition de recherche collective [...].

122

De quinze en 1920, le nombre de pays où l'UAI compte des affiliés est monté aujourd'hui [2007] à plus que cinquante. Les projets sont actuellement au nombre de soixante-seize, pour la plupart en cours. Le but principal de chaque comité scientifique, avec son équipe d'éditeurs, de chercheurs et d'auteurs, est de publier. Certaines séries ont été poursuivies depuis la fondation de l'UAI jusqu'à nos jours, d'autres furent rapidement menées à bien. Elles ont en général un caractère international, qui requiert la participation de deux ou plusieurs académies, quelles que soient les relations politiques entre les pays.

La Real Academia de Ciencias Morales y Políticas et la Real Academia de la Historia de Madrid étaient parmi les membres fondateurs de l'UAI, en 1919. Heureusement, l'Institut d'Estudis Catalans a suivi en 1922 ; sa place à titre de représentant de l'Espagne avec la Real Academia était ainsi assurée pour toujours, « come hell or high water » comme on dit en anglais. Ce n'est que vingt ans plus tard, en 1942 – après la suspension de l'Institut, en 1938, pour des raisons politiques – que Ramon Aramon i Serra est devenu membre de IEC. Il avait trente-cinq ans.

La Catalogne vivait à ce moment-là une période très difficile. Déjà au moment de préparer le pavillon d'Espagne pour l'Exposition universelle de Paris, en 1937, la République fut menacée, et la Catalogne saisit l'occasion pour se manifester en tant que conservatrice et protectrice des arts et de la culture. Picasso manifesta sa souffrance lors du bombardement du village basque de Guernica dans une grande peinture dont il avait prévu le style et les motifs lors de sa visite au Museu Nacional de Catalunya, en 1934. Ainaud i de Lasarte, Picasso et d'autres organisèrent une exposition ailleurs, à Paris, afin de montrer les œuvres romanes catalanes sauvées de la guerre civile. Parmi ces œuvres figurait le retable

de Saint Martin, dont je fais mention plus haut, envoyé de Vic et proclamé dans le catalogue comme la plus ancienne peinture mobile conservée dans toute la péninsule Ibérique.⁷

Pendant ce temps, avec ses portes officiellement fermées, l'Institut tenait ses rendez-vous dans des maisons privées de Barcelone, dont celle de Puig i Cadafalch. Aramon y assistait. Bien d'autres devinrent membres spirituels, en exil. Mais Aramon devint délégué de l'IEC auprès de l'UAI en 1950, pour une durée de quarante-six ans à peine interrompue (1950 - 1951, 1956 - 1991). Il servit pendant trois périodes au Bureau (1959 - 1961, 1964 - 1965, 1986 - 1989), périodes pendant lesquelles il siégeait dans plusieurs comités – celui du budget, des nouveaux membres, des nouveaux projets, le comité interne, etc. Il fut élu vice-président pour deux périodes (1961 - 1964, 1965 - 1968). En 1989, il devint Président d'honneur par acclamation.

Pendant ses années à l'UAI, Aramon alla dix-neuf fois à Bruxelles, deux fois à Stockholm, il se rendit aussi à Palerme, Budapest, Athènes, Munich, Londres, Helsinki, Oslo, Vienne et Noordwijk-aan-Zee. En outre, le Bureau tient chaque année une séance à l'Institut de France. Il se déplaçait, souvent avec l'aide de Núria, aussi longtemps que cela lui fut possible, jusqu'en 1991. Il se rendit à Bruxelles pour la dernière fois en 1990. Un de ses grands avantages était d'être polyglotte. Il mettait sa connaissance philologique au service du sauvetage de la langue catalane, mais il savait aussi communiquer en allemand et en français – un français impeccable et élégant d'ailleurs –, la langue qui était, jusqu'à il y a peu, la seule langue officielle de l'UAI. Il parlait français lorsque je l'ai connu.

Aramon dirigea dès leur début deux entreprises sous le patronage de l'UAI : l'édition d'Arnau de Vilanova et le *Corpus des Troubadours*. En effet, Aramon proposa une édition des œuvres latines d'Arnau de Vilanova à l'IEC en 1950 déjà, et tout de suite après, c'est lui qui proposa l'entreprise à l'UAI dans le cadre du fameux *Corpus Philosophorum Medii Aevi*, en tant que projet dirigé par l'IEC. Arnau est né en 1238, alors que les royaumes de Catalogne et d'Aragon étaient unis. Il étudia la médecine à Montpellier, revint dans son pays natal pour exercer pendant un certain temps comme médecin de trois rois successifs, puis mena une vie professionnelle en France et en Italie. C'était un grand savant polyglotte, sa réputation atteignait les meilleurs centres de connaissance scientifiques (je dois souligner qu'il ressemble en cela à notre bien-aimé Aramon). Parmi ces œuvres d'importance capitale pour la philosophie occidentale se trouve une traduction d'Avicenne dont l'UAI édite toujours toutes les versions en différentes langues en relation avec les écrits d'Aristote.

Un deuxième grand projet international, proposé par Aramon et l'IEC, est le *Corpus des Troubadours*, présenté à l'UAI en 1961. Il fut justifié de la façon suivante :

7. J. FOLCHI TORRES et A. DEZARROIS, *L'art catalan du Xe au XVIe siècle : [catalogue], Jeu de Paume des Tuileries, mars - avril 1937*, Paris, 1937. Introduction, p. 26 ; Catalogue, p. 8 - 9, Salle II, n° 11.

La lyrique moderne du monde occidental débute avec la poésie des troubadours occitans. Ce sont eux qui ont défini ce cadre d'inspiration, et ce système de formes dure encore de nos jours. C'est à leur école que notre civilisation a accompli son éducation sentimentale. La culture de l'Occident ne peut donc se passer d'une connaissance directe des textes des troubadours auxquels elle doit réserver les mêmes soins qu'elle réserve aux auteurs classiques. Le *Corpus des Troubadours* a été conçu dans ce but, le projet étant de réunir dans une collection complète et homogène des textes aujourd'hui dispersés dans nombre de publications de qualité très inégale et pas toujours facilement accessibles. La nouvelle édition devrait naturellement être une édition critique, mais aussi une édition accessible aux non-spécialistes.

La pensée « La lyrique moderne du monde occidental débute avec la poésie des troubadours occitans » est très proche de celle exprimée par Capdevila et Picasso en 1934 devant des peintures romanes à Montjuïc. C'est encore ces peintures « primitives » qui furent mises au premier plan dans la grande exposition internationale organisée par Ainaud i de Lasarte, parmi d'autres, la même année de l'acceptation du *Corpus des Troubadours*. Le Conseil de l'Europe soutint cette exposition de *L'Art Roman* à Barcelone et, par la suite, à Saint-Jacques-de-Compostelle, en 1961.

124

Aramon patronna aussi les arts catalans, dans le cadre d'un projet de l'UAI. En tant que président du comité national pour le *Corpus Vitrearum Medii Aevi*, nommé en 1958 (y compris les historiens de l'art, Josep Gudiol i Ricart et Ainaud), il trouva les personnes capables et les moyens financiers qui permirent de réaliser un projet très osé dans l'église de Santa Maria del Mar. Pour mener à bien le premier volume du *CVMA* pour la Catalogne dans lequel est publié l'ensemble des vitraux du Moyen-âge de cette église, il fallait des échafaudages d'une hauteur d'environ trente mètres et d'une profondeur suffisante pour prendre les photographies non seulement de près, mais aussi pour inclure plusieurs ouvertures du réseau de la grande rosace.⁸ À partir de ces vastes structures, le chercheur Joan Vila-Grau et le photographe Ramon Roca i Junyent examinèrent et photographièrent ces verres peints, difficilement déchiffrables d'en bas. Il nous en reste non seulement une belle publication, mais aussi des clichés photographiques incomparables.

Aramon et Ainaud se voyaient souvent lors des assemblées de l'UAI et, naturellement, à l'Institut. Les dernières années, Aramon était souvent accompagné de sa fille, Núria Aramon i Stein, c'est ainsi que j'ai eu la chance de faire sa connaissance, il y a vingt ans. Anscari Manuel Mundó i Marcet, délégué à l'UAI à son tour, membre du comité pour le *Corpus Vitrearum* et par la suite son président, devint aussi directeur du projet Arnau de Vilanova, en 1992.

8. J. AINAUD I DE LASARTE, J. VILA-GRAU et M. Assumpta ESCUDERO I RIBOT, *Els vitralls medievals de l'església de Santa Maria del Mar, a Barcelona*, Barcelone, Institut d'Estudis Catalans, 1985, « Corpus Vitrearum Medii Aevi, Espagne VI, Catalonia I », p. 11 (illustration).

Vous m'excuserez de vous rapporter quelques souvenirs personnels d'Aramon car j'en ai de spéciaux et toujours vifs de nos premières rencontres et de la durée de nos contacts. Arrivée assez jeune auprès de l'assemblée générale de l'UAI, en 1984, en tant que déléguée des États-Unis, je me trouvais dans un rôle difficile, j'étais l'une des deux femmes déléguées parmi plus ou moins quatre-vingts hommes venant de quarante-cinq pays cette année-là ; d'autres années, je fus la seule femme. Au début, beaucoup de mes confrères me traitèrent comme une femme – c'est-à-dire, comme la femme d'un autre. Trois ou quatre hommes s'adressèrent à moi avec politesse, mais aussi comme à une consœur avec qui ils pouvaient s'exprimer sur les valeurs d'un nouveau projet, les lacunes d'un ancien, les problèmes généraux des sciences humaines – comme ils se seraient exprimés avec leurs confrères. Aramon, surtout, avait une telle générosité d'esprit que je l'appelais mon grand-père : il me guidait très doucement alors que je ne connaissais pas les mœurs d'une organisation qui peut paraître opaque au premier abord ; il s'intéressait aux projets en dehors de ses propres recherches – tel le *Corpus Vitrearum*, pour lequel je préparais les rapports (après Eva Frodl-Kraft). Il ne se méfia de moi, ni en tant que jeune, ni anglophone, ni historienne de l'art, ni venant des États Unis - ni femme.

Aramon reste pour moi, qui suis de la génération UNESCO, l'idéal de cette coopération transculturelle qui demeure au cœur des entreprises épaulées par l'UAI. C'est là le paradoxe fondamental : pour sauvegarder la culture régionale un dialogue interne ne suffit pas, aussi intense soit-il : il faut informer et inspirer les gens du dehors – et c'est grâce à Ramon Aramon i Serra et, plus tard, à Joan Vila-Grau, Joan Ainaud i de Lasarte et Anscari Mundó i Marcet, que j'ai commencé à prendre conscience de la langue et des traditions catalanes. Finalement, je suis capable de lire des écrits d'histoire de l'art publiés en catalan.⁹

Dès 1987, l'Institut d'Estudis Catalans sut faire apprécier son pays – si riche en histoire et œuvres d'art – en invitant les délégués à une assemblée à Barcelone – avec, bien sûr, une excursion à Montserrat. En revenant à Barcelone, je me souviens d'un triomphe d'organisation : imaginez notre surprise en voyant les fontaines de Montjuïc qui commençaient à jouer pour nous, et au rythme d'un orchestre ! Nous faisons du travail sérieux pour l'UAI, mais nous profitons aussi pour mieux connaître plusieurs nations et leurs cultures uniques, ce qu'Aramon savait très bien. Il est bon qu'un représentant de l'UAI rende hommage ici à ce grand gentilhomme et savant.

9. Tel le livre d'un médiéviste sur l'art moderne : X. BARRAL I ALTET, *Retallar el blau: assaig sobre l'art català al segle XX*, 1re éd., Barcelone, 2001 ; et bien sûr avant ceci, les volumes du *Corpus Vitrearum* pour la Catalogne avec leur glossaire.